

**Actualité de la perspective schizoanalytique:
étonnement, énonciation, subjectivation**

*The actuality of the schizoanalytical perspective:
astonishment, enunciation, subjectification*

*Atualidade da perspectiva esquizoanalítica:
assombro, enunciação, subjetivação*

*Actualidad de la perspectiva esquizoanalítica:
asombro, enunciación, subjetivación*

Sébastien Pesce² 

1

Resumé: Le présent article propose un travail de théorisation articulant: le quotidien d'un terrain professionnel, celui de l'enseignement français, envisagé du point de vue du rapport que les enseignants entretiennent au langage; l'évocation et l'analyse d'une pratique d'intervention de type socio-clinique, celle mise en œuvre par l'auteur du présent article; un cadre de référence théorique, celui de la schizoanalyse de Félix Guattari. Ce travail d'articulation théorique vise à proposer des éléments de réponse à une question: comment accompagner des professionnels à développer de nouvelles formes de langage qui leur permettent, d'une part de s'étonner de nouveau (et de penser autrement) leur réalité professionnelle quotidienne, d'autre part de s'engager dans des processus de subjectivation collective?

Mots-clés: Intervention socio-clinique. Schizoanalyse. Énonciation. Subjectivation collective.

Abstract: *This article proposes a work of theorization that articulates the daily life of a professional field, that of teaching in France, considered from the standpoint of the relationship that teachers have with language. The article provides a description and an analysis of a socio-clinical intervention practice implemented by the author of this article and a theoretical framework, that of Félix Guattari's schizoanalysis. This reflection aims to propose some elements of an answer to the following question: how should professionals be supported in developing new forms of language that allow them, on the one hand, to be surprised again (and to think differently) about their daily professional reality and, on the other hand, to engage in processes of collective subjectivation?*

Keywords: *Socio-clinical intervention. Schizoanalysis. Enunciation. Collective subjection.*

Resumo: *Este artigo propõe um trabalho de teorização que articula o cotidiano de um campo profissional, o do ensino na França, considerado do ponto de vista da relação que os professores têm com a linguagem; a evocação e análise de uma prática de intervenção socioclínica, que é implementada pelo autor deste artigo; um referencial teórico, no caso a esquizoanálise de Félix Guattari. Este trabalho de articulação teórica visa propor elementos de resposta a uma questão: como apoiar os profissionais no desenvolvimento de novas formas de linguagem que lhes permitam, por um lado, serem novamente surpreendidos (e pensar de forma diferente) sobre a sua realidade profissional diária e, por outro lado, envolverem-se em processos de subjetivação coletiva?*

Palavras chave: *Intervenção socioclínica. Esquizoanálise. Enunciação. Subjetivação coletiva.*

¹ **Soumis:** 20 Décembre 2018 – **Accepté:** 16 Mai 2019 – **Publié:** 18 Novembre 2019.

² Université d'Orléans, France, EA7493 ERCAE EA7493 – Email: sebastien.pesce@univ-orleans.fr

Resumen: Este artículo propone un trabajo de teorización que articula: la vida cotidiana de un campo profesional, el de la enseñanza en Francia, considerada desde el punto de vista de la relación que los profesores tienen con el lenguaje; la evocación y el análisis de una práctica de intervención socio-clínica, la implementada por el autor de este artículo; un marco de referencia teórico, el del esquizoanálisis de Félix Guattari. Esta articulación teórica pretende proponer elementos de respuesta a una pregunta: ¿cómo apoyar a los profesionales en el desarrollo de nuevas formas de lenguaje que les permitan, por un lado, sorprenderse de nuevo (y pensar de otra manera) sobre su realidad profesional cotidiana, y por otro lado, comprometerse en procesos de subjetivación colectiva?

Palabras clave: Intervención socio-clínica. Esquizoanálisis. Enunciación. Subjetivación colectiva.

Introduction

Le présent article propose un travail de théorisation articulant: le quotidien d'un terrain professionnel, celui de l'enseignement français, envisagé du point de vue du rapport que les enseignants entretiennent au langage; l'évocation et l'analyse d'une pratique d'intervention de type socio-clinique, celle mise en œuvre par l'auteur du présent article; un cadre de référence théorique, celui de la schizoanalyse de Félix Guattari. Ce travail d'articulation théorique vise à proposer des éléments de réponse à une question: comment accompagner des professionnels à développer de nouvelles formes de langage qui leur permettent, d'une part de s'étonner de nouveau de (et de penser autrement) leur réalité professionnelle quotidienne, d'autre part de s'engager dans des processus de subjectivation collective ?

On retrouve régulièrement dans la littérature propre au champ de l'analyse institutionnelle une même observation: lorsque les sujets tentent de s'émanciper de l'idéologie imposée par ceux qui les dominent, ils en sont empêchés par la manière dont le langage porteur de cette idéologie s'impose à eux. Ils manquent d'un autre langage, qui leur permettrait d'entretenir un rapport différent au monde. Ainsi, s'émanciper d'une idéologie et d'une vision du monde dominante implique certaines conditions. Les acteurs doivent s'engager collectivement dans de nouvelles formes d'énonciation, renouvelant la manière de dire, en termes de vocabulaire, mais surtout en termes d'agencements d'énonciation, ou de dimension rhétorique du langage. Ces nouveaux agencements d'énonciation constituent la condition de l'engagement d'un processus de subjectivation collective. Ce double processus d'énonciation et de subjectivation, au sein des groupes de professionnels, est à mon sens directement relié à la question de l'étonnement: un nouveau langage permet de construire une nouvelle perspective sur le monde, sur les situations vécues quotidiennement; il permet d'en redécouvrir des aspects qui étaient ignorés auparavant, parce que les formes d'énonciation privilégiées jusque-là imposaient une certaine définition de la situation, amenaient à observer certains aspects de la réalité, et à en ignorer d'autres.

Comme on le verra, plusieurs auteurs ont évoqué par le passé l'idée suivante: la pensée de Guattari propose une perspective qui reste originale sur les processus d'énonciation et de subjectivation, et un enjeu consisterait à traduire ces théories dans des pratiques d'intervention. J'adopterai ici une perspective légèrement différente: toutes les pratiques de l'institutionnel (en pédagogie, psychothérapie, analyse institutionnelle) développent des pratiques qui, dans les faits, favorisent l'émergence de nouvelles formes d'énonciation et de

subjectivation. Elles ne traduisent pas, ni ne déclinent, la pensée de Guattari; en revanche la pensée de Guattari peut constituer une grille d'analyse pour en rendre compte. C'est cet objectif que cet article propose de poursuivre.

Définition du problème

Ma pratique d'enseignement et de recherche m'amène à faire l'expérience de deux types d'espaces au sein desquels se déploient des formes de parole enseignante très différentes. En tant qu'enseignant-chercheur, je suis plongé quotidiennement dans les divers mondes au sein desquels est mobilisé le langage usuel, dominant, du système éducatif français: les ESPEⁱ, instituts dédiés à la formation des enseignants, les classes et les écoles, les réunions durant lesquelles je collabore avec divers acteurs de ce système éducatif. En tant que chercheur, mon travail relève de l'intervention socio-clinique, et m'amène à accompagner des équipes dans le cadre de dispositifs inspirés de l'analyse institutionnelle, dispositifs visant, selon la définition de Lourau (1969), à favoriser le développement du pouvoir des acteurs. Dans le premier de ces mondes, j'ai affaire en permanence à une pensée stéréotypée, fondée sur le langage dominant de l'institution. Dans le second, mon travail consiste à accompagner l'émergence d'une parole différente, de formes d'énonciation qui se distinguent, à la fois par les mots utilisés, le sens qui leur est associé, et les formes rhétoriques qui les structurent (la manière dont s'organisent l'énonciation et l'interaction), du langage stéréotypé de l'institution, mais surtout de l'idéologie que porte ce langage.

Dans le premier de ces mondes, on perçoit un rejet, une résistance, des velléités de dénonciation de ces formes dominantes de pensée et de langage. Se pose, face à ces résistances, la question que formulait déjà Michel de Certeau à propos du statut et du contenu, et avec eux des effets de ces prises de parole critiques, voire déviantes: la question de la capacité de ceux qui prennent la parole, ceux qui d'habitude sont représentés mais qui remettent en cause la légitimité des représentants à parler pour eux, à tenir un discours qui ne se réduise pas à la simple négation, au simple contraire de ce qui jusque-là était dit: « Toute négation se contente d'ailleurs d'inverser les termes de l'affirmation qu'elle contredit [...] ce signe accuse encore un enseignement ou des institutions incapables de fournir à d'autres générations les instruments leur permettant de rendre compte d'une autre expérience que celle de leurs 'cadres' ou de leurs maîtres » (CERTEAU, 1968, p. 44-45). Autrement dit, les «révoltés» disposent-ils d'un langage, d'un vocabulaire, de symboles, qui leur permettent de faire autre chose que valider ou rejeter le discours usuel, dominant? Peuvent-ils dire autre chose, quelque chose de nouveau, ouvrir une troisième voie... qui ne soit, dans les termes de Bernard (1973) commentant Lourau, ni le discours du groupe de travail (soumis), ni le discours du groupe de base (discours de la négation), mais le discours du groupe d'action, entré dans le temps de la singularité, dans la négation de la négation ?

Cette question de la capacité à dire quelque chose de nouveau, par quoi le dominé impose sa propre « politique de représentation »ⁱⁱ, se pose dans toute organisation humaine. Elle est une, peut-être la question centrale de l'analyse institutionnelle dans son ensemble, elle est celle que pose explicitement la schizoanalyse de Guattari. Pour aborder la thématique

proposée, dans le cadre de ce numéro, par Eduardo Simonini Lopes et Roberta Carvalho Romagnoli, mon propos consistera à mettre en perspective des dispositifs d'intervention socio-clinique mis en œuvre auprès d'équipes éducatives et pédagogiques au regard de certains aspects du cadre théorique schizoanalytique. Il s'agira de comprendre dans quelle mesure les dispositifs favorisent, à tout le moins visent à favoriser, des agencements collectifs d'énonciation, envisagés comme leviers d'une prise de parole qui se structure comme négation de la négation, et suppose pour un collectif de se décentrer, de porter un regard neuf sur son environnement, sur son quotidien, bref de « s'étonner »: agencements d'énonciation et subjectivation, dans un esprit caractéristique de la pensée de Guattari, à mon sens plus généralement du courant institutionnaliste, s'articulent dans ces modalités de prise de parole. Je commencerai par revenir sur l'œuvre de Guattari, avant d'évoquer les dispositifs de recherche-intervention qui nous intéressent ici.

De l'expérience de la psychothérapie institutionnelle à une tentative d'historicisation des phénomènes sémiotiques

La réflexion de Guattari s'ancre dans l'expérience des clubs thérapeutiques (GUATTARI, 1974) dans le cadre desquels « furent forgés de nouveaux instruments de désaliénation » (GUATTARI, 1974, p. 39). Le soin apporté aux « fous » supposait, au-delà d'une simple « psychologie de l'adaptation » (GUATTARI, 1974, p. 40), pour « vraiment atteindre le registre du sujet » (GUATTARI, 1974, p. 40), d'interroger les processus d'institutionnalisation, détours nécessaires pour un « accès aux désirs les plus fondamentaux » (GUATTARI, 1974, p. 40-41) : « C'est là que nous introduisons cette notion de l'institutionnalisation, ce problème de la production d'institutions : qui produit l'institution et articule ses sous-ensembles? Y a-t-il une façon d'infléchir cette production? La prolifération habituelle des institutions dans la société contemporaine n'aboutit qu'au renforcement de l'aliénation de l'individu: y a-t-il une possibilité qu'un transfert de responsabilité s'opère, et qu'au bureaucratique succède une *créativité institutionnelle* ? » (GUATTARI, 1974, p. 41).

Pour penser ces processus d'institutionnalisation, Guattari s'engage dans une entreprise d'historicisation des processus de sémiotisation et de leur rôle dans les jeux de pouvoir auxquels sont soumis les groupes humains, au-delà de l'enceinte de l'institution psychiatrique, une historicisation qui, on le verra, vise à sortir de l'impasse du structuralisme (GUATTARI, 1974, p. 174 – voir l'analyse de Kerslake, 2008, p. 44). Guattari analyse ainsi les effets de la « modernité » sur le langage et le désir : « les actuelles machines informationnelles et communicationnelles [...] concourent également à la confection de nouveaux agencements d'énonciation (individuels et/ou collectifs) » (GUATTARI, 1989, p. 2). Cette entreprise critique (constitutive de la schizoanalyse) vise à rendre compte de ces « voix de pouvoir, circonscrivant et circonvenant, de l'extérieur, les ensembles humains, soit par coercition directe et emprise panoptique sur les corps, soit par saisie imaginaire des âmes » (GUATTARI, 1989, p. 11). Le temps est « vidé de ses rythmes naturels », les « machines chronométriques » préparent « le quadrillage taylorien de la force de travail »

(GUATTARI, 1989, p. 20). Les sujets se voient privés des territorialités sociales qu'ils croyaient immuables (GUATTARI, 1989, p. 15), et avec la généralisation du texte, « un certain affaiblissement des performances de communication orales directes, mais qui, en contrepartie, autorisera une beaucoup plus grande capacité d'accumulation et de traitement des savoirs » (GUATTARI, 1989, p. 19).

Ce phénomène de substitution de l'écrit à l'oral est généralisé, et la manière dont il s'organise dans le domaine de l'éducation n'en est bien sûr qu'un avatar. L'écrit stabilise, il sédimente au sein d'usages, d'habitudes, de règles, de procédures. Il impose des modes d'appréhension du réel, renforce l'incorporation de cadres sémiotiques contraignants. On peut ici en donner un exemple, dans le domaine de l'éducation. Les approches par compétences favorisées en France comme ailleurs modifient la manière de formaliser les programmes scolaires, de « dire » ce qui doit être appris par chaque élève. Les « attendus », quand ils sont exprimés en termes de compétences, permettent d'accroître le niveau de précision et de détail, et de nommer chacun des contenus d'enseignement, dans un langage qui est naturellement repris par les enseignants eux-mêmes. Ils opèrent une fonction diacritique : ils distinguent, ils organisent, ils catégorisent. Mais tout en produisant ce haut degré de précision, ce vocabulaire évacue la complexité, les articulations, les connexions entre les contenus de savoirs. Lorsque les enseignants décrivent le quotidien de la classe, le leur et celui des élèves, ils le font avec ce même langage, avec ces mêmes formulations que « suggèrent » les programmes scolaires, et les documents décrivant les priorités nationales en termes l'éducation. Ce langage technocratique, technique, qui organise le discours de l'institution, les enseignants le reprennent ainsi à leur compte. Il est attendu d'eux qu'ils mettent en œuvre les programmes à la lettre, et ils sont régulièrement évalués au regard de l'adéquation de leurs propres pratiques à la prescription nationale, prescription qui, du fait de son degré de précision, en vient à décrire chaque instant de leur quotidien professionnel. Ils sont amenés, logiquement, à rendre compte en permanence de leur moindre geste d'enseignement au regard de ces normes, avec le même vocabulaire. La vacuité et l'absurdité du langage pédagogique moderne passent ainsi aisément dans leur propre esprit, dans leur propre langage. Voilà ce que fait l'écrit, celui des programmes. L'oralité tend pour sa part à manipuler avec plus de souplesse, à modifier, à revisiter le réel au fil de processus d'innovation.

L'écrit participe en permanence, portant les produits d'un complexe de machines sémiotiques extra-humaines (GUATTARI, 1979, p. 34), d'un processus d'assujettissement sémiologique (GUATTARI, 1979, p. 34). Les champs pragmatiques des formations de pouvoir (GUATTARI, 1979, p. 36), expérimentés puis stabilisés sous la forme de langages, voient leur efficacité déterminée par les formes dominantes de sémiotisation qu'elles ont mises en place (GUATTARI, 1979, p. 36). Ces champs de pouvoir sont un cadre de référence, dans certains cas au regard duquel se définissent des formes délirantes de performance sémiotique, dans d'autres, à l'autre bout du spectre, sous la forme « d'encodages sclérosés », ceux du « dictionnaire », de la « grammaire académique », d'un « crédo religieux ou politique » (GUATTARI, 1979, p. 36). Ces « composantes d'asservissement sémiotiques constituent en fait les outils fondamentaux qui permettent aux classes dominantes d'assurer leur pouvoir sur les agents de production » (GUATTARI, 1979, p. 37). Un exemple bien

connu, et frappant, est celui des « éléments de langage » qui structurent le discours des hommes et des femmes politiques, lorsqu'ils font front pour imposer au public une certaine définition de la situation. Guattari cherche donc à historiciser ce langage, à en reconstruire l'histoire, à nous rappeler qu'il est le résultat d'un long processus, qu'il a été vivant, qu'il a relevé d'une invention, avant de se sédimenter.

Dans le temps de son invention, ce langage a été vivant, il a été porteur de la subjectivité de ceux qui l'ont produit pour parler de leur monde et de leur expérience. À mesure que ce langage s'est sclérosé, il s'est vidé de la substance que constituaient ces subjectivités. Ainsi pour Guattari, « la révolution industrielle tend à exproprier les institutions, à les vider de leur substance métaphysique », sur la base de « signifiants qui sont là pour colmater et interdire l'émergence de tout processus subjectif de groupe » (cité par KERSLAKE, 2008, p. 48). Le système éducatif français, comme probablement d'autres systèmes éducatifs à travers le monde, n'échappe pas à ce processus de désinstitutionnalisation dont le fondement est l'imposition de formes sémiotiques qui exonèrent le sujet du besoin de s'engager dans des processus complexes de sémiotisation, le lui interdisent finalement. Il se voit imposer un langage, et avec lui une idéologie, hors de laquelle il ne parvient plus à penser, n'a plus l'occasion ou le besoin de penser. Les mots pour dire le monde sont déjà disponibles, mais surtout les situations qui pourraient sembler « étonnantes », problématiques, mystérieuses, ne le sont pas, ou semblent ne pas l'être : elles sont déjà définies, et le groupe vit dans l'illusion qu'elles ne sont pas problématiques. Le problème est déjà construit, selon un certain modèle, il n'a pas besoin d'être élucidé, il ne nécessite pas le recours à une énonciation originale qui permettrait d'en rendre compte selon un discours singulier, habité des subjectivités des professionnels.

Ces processus sémiotiques maintiennent les collectifs dans un statut de groupes assujettis, des groupes « qui reçoivent leur loi de l'extérieur », autrement dit des groupes entretenant un rapport hétéronome à toute forme de norme. À l'opposé de ces groupes assujettis, les groupes sujets ont une « vocation », « contrôlent leurs propres comportements », « élucident leur propre objet », mieux encore « produisent leurs propres outils d'élucidation ». Ce type de groupe « entend et est entendu », « peut déterminer son propre système de structures de hiérarchisation et peut s'ouvrir à un monde qui dépasse ses propres intérêts immédiats ». Le « groupe dépendant est celui qui ne peut atteindre une telle perspective ». Le groupe sujet produit un énoncé, prend position, tandis que le groupe dépendant voit sa « cause entendue », mais « on ne sait pas où, par qui, ou quand » (Guattari, 1974, commenté par KERSLAKE, 2008, p. 51).

Le système éducatif français et l'assujettissement sémiotique

Les acteurs du système éducatif français, à tous les niveaux, des enseignants eux-mêmes jusqu'aux cadres, sont engoncés dans des formes sémiotiques caractéristiques d'un tel assujettissement sémiotique. C'est le même vocabulaire, et avec lui la même pensée stéréotypée, qui organise le discours des inspecteurs, des conseillers pédagogiques, des formateurs, des enseignants. Ce sont toujours les mêmes catégories explicatives,

psychologisantes, mettant l'accent sur les facteurs externes à la classe et aux pratiques pédagogiques, que ce langage permet de mobiliser, entretenant les équipes dans une forme souvent caricaturale de non-pensée. Lorsque les dispositifs éducatifs et pédagogiques échouent, le DSM (manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux) fournit ainsi toute une panoplie de termes pour expliquer que l'échec vient de la « maladie », du « trouble » de l'élève. On disait il y a cent ans que cet élève était « débile », on dit aujourd'hui qu'il est dyslexique ou qu'il souffre de troubles de l'attention. Les équipes d'enseignants, tout en étant en permanence dans une position de rejet de leur hiérarchie, ne semblent pas en capacité de s'émanciper du langage qu'imposent les cadres de l'institution. Ils oscillent ainsi entre la position du groupe de travail, groupe dépendant (qui se soumet volontiers à la hiérarchie), et celle du groupe de base, entré dans le rejet, la négation, mais pas encore dans la négation de la négation, entre le temps de l'universalité et celui de la particularité. Au sens de Guattari, se pose la question des conditions d'émergence de formes d'énonciation qui supportent une dynamique de subjectivation collective : comment permettre à des groupes de professionnels de porter une parole nouvelle, une parole qui soit la sienne, et par laquelle ces groupes s'engagent, en même temps que dans ce processus d'énonciation, dans un processus de subjectivation... dans le sens, tout simplement, où la subjectivation suppose l'énonciation d'un « je », d'un discours vrai en première personne, la subjectivation collective l'énonciation d'un « nous ».

En effet ce qui intéresse Guattari, comme l'analyse Deleuze dans sa préface à *Psychanalyse et Transversalité*, ce sont les conditions d'une « nouvelle subjectivité, subjectivité de groupe » : « les groupes-sujets au contraire se définissent par des coefficients de transversalité, qui conjurent les totalités et hiérarchies ; ils sont agents d'énonciation, supports de désir, éléments de création institutionnelle » (DELEUZE, 1974, p. vi). Mais il ne s'agit pas simplement de « penser » ces ressorts sémiotiques de l'institution. Dans une logique praxiste caractéristique des pratiques de l'Institutionnel, la visée est bien politique. Cette nouvelle sémiotique de l'institution a la prétention de fournir des outils, visant des effets concrets : « ces notions ont une orientation pratique précise : introduire dans l'institution une fonction politique militante, constituer une sorte de 'monstre' qui n'est ni la psychanalyse ni la pratique d'hôpital, encore moins la dynamique de groupe, et qui se veut applicable partout, à l'hôpital, à l'école, dans le militantisme – une machine à produire et à énoncer le désir » (DELEUZE, 1974, p. x).

Frédéric Rambeau (2013) analyse ainsi ces nouvelles formes de subjectivité : « celles par lesquelles nous nous reconnaissons comme des sujets, comptés et nommés dans les régimes de signes auxquels recourt l'organisation sociale pour réguler les flux de production, et celles qui n'existent pas encore, mais qui sont appelés par les énonciations qui rompent ou qui s'écartent des sémiotiques dominantes ». La subjectivation est envisagée comme « production d'une subjectivité de groupe », et constitue pour cette raison une question « intrinsèquement politique ». La question ainsi posée est celle, très concrète, des conditions de cette subjectivation, que permet de nommer la notion « d'agencements collectifs d'énonciation », au « cœur de la théorie et de la pratique guattariste des groupes » ... « la question de la subjectivation politique est celle de la nature de l'unification du collectif : le problème des conditions réelles, effectives auxquelles une formation collective doit répondre pour produire

une subjectivité désassujettie ». Cette manière d’appréhender la subjectivité « évite de confondre le sujet avec le moi, la personne » (FOURQUET, 2007, p. 50), suppose, plus simplement, la capacité de la personne, au fil de son activité d’énonciation, de se révéler (d’abord à lui-même) comme sujet : « ce sujet n’est pas conscient, mais inconscient. Qu’est-ce que l’inconscient ? C’est ce que la conscience ne voit pas. C’est tout. Il n’y a pas d’inconscient en soi, mais seulement pour le moi » (FOURQUET, 2007, p. 50). La subjectivité est « plurielle, polyphonique, pour emprunter le terme de Mikhail Bakhtine » (GENOSKO, 2002, p. 50).

La démarche schizoanalytique comme quête de transversalité

Le groupe sujet est ce groupe qui « entre en analyse » (Fernand Oury utilisait cette expression pour décrire la classe de la pédagogie institutionnelle), un analysant qui n’est pas l’individu, mais le collectif (GUATTARI, 1974, p. 46). Le groupe sujet, ainsi entré en analyse, se propose d’interpréter sa propre position (GUATTARI, 1974, p. 47). La schizoanalyse intervient pour soutenir ce processus d’interprétation/subjectivation. Elle se définit comme « l’analyse de l’impact des assemblages d’énonciation sur les productions sémiotiques et subjectives dans un contexte problématique donné » (GUATTARI, 1989, p. 28). Sa vocation est de devenir une discipline capable de rendre compte d’autres systèmes de modélisation. La schizoanalyse n’a pas vocation à constituer un modèle général, mais « un instrument pour déchiffrer les systèmes de modélisation dans divers domaines, un méta-modèle » (p. 27). Elle est un modèle de critique (GENOSKO, 2002, p. 50).

La démarche schizoanalytique s’ancre dans une critique de la psychanalyse, et de ses modèles d’interprétation simplificateurs, stéréotypés. Penser des assemblages d’énonciation vise à éviter de se laisser enfermer par la conception traditionnelle de l’inconscient, qui amenait à réduire « les faits de la subjectivité à des pulsions, des affects, des instances intra-subjectives et des relations intersubjectives » (GUATTARI, 1989, p. 28). Certains assemblages d’énonciation n’ont « aucun composant subjectif », parfois « aucun composant conscient ». Guattari assimile les « modèles structurels de la psychanalyse » aux figures subjectives produites en série par la télévision : « leur trait commun, je le répète, ne réside pas dans la correspondance des contenus, mais dans la similarité de leurs procédures de déterritorialisation-reterritorialisation de l’énonciation et dans un processus inversé, qui nous amène à encore plus de platitudes, encore plus de superficialité [...]. Mais le modèle réductionniste ultime appartient à la psychanalyse, plus encore que la littérature ou les médias de masse, du fait de sa pratique de la réduction signifiante et de ses équivalences généralisées des affects et des représentations » (GUATTARI, 1989, p. 64).

La transversalité est au cœur du projet schizoanalytique. La transversalité s’oppose à la « verticalité » des structures pyramidales, autant qu’à l’horizontalité qui existe dans les quartiers des hôpitaux ou dans les asiles. « Pensez à un champ entouré d’une barrière dans lequel les chevaux ont des œillères ajustables. L’ajustement de ces œillères est le coefficient de transversalité » (GUATTARI, 1974, p. 79). La transversalité relève de l’engendrement processuel par le sujet d’un territoire existentiel et à la capacité à se déplacer soi-même au-

delà de ce champ (GENOSKO, 2002, p. 55). Loin de cette transversalité, le groupe assujetti s'enferme dans ses propres termes de référence, répétant des clichés, « fermant la possibilité de dire quoi que ce soit de vrai, c'est-à-dire quoi que ce soit qui ait la moindre connexion avec d'autres fils de discours humains, historiques, scientifiques, esthétiques, ou quoi que ce soit d'autre » (GENOSKO, 2002, p. 110).

La notion de transversalité désigne « à la fois une dimension non hiérarchique du pouvoir » et le « lieu du sujet inconscient du groupe » (Guattari, 1974, p. 84, cité par FOURQUET, 2007, p. 557). Si « la tendance spontanée du pouvoir est de se figer en hiérarchie », s'il est « rongé par une entropie institutionnelle qui peu à peu pétrifie les rapports humains et fait mourir l'institution », il existe un « pouvoir réel » qui est « diffus, insaisissable », et réside dans la subjectivité inconsciente, ce qui reste « vivant dans cette prison institutionnelle » (FOURQUET, 2007, p. 557). La transversalité est la condition de l'engagement du processus analytique (GUATTARI, 1974, p. 82).

Désaliénation et champs pragmatiques du pouvoir

Cette transversalité, cette « déverticalisation » du fonctionnement institutionnel, conditionne et est conditionnée par des processus de subjectivation qu'il s'agit de favoriser. Ces processus sont déterminés par le rapport entretenu au langage, aux normes qui s'imposent au sujet, aux formes linguistiques considérées comme « normales » : « toute cristallisation de compétence comme norme, comme encadrement de performances concrètes, est toujours synonyme de l'établissement d'une position de pouvoir » (GUATTARI, 1974, p. 29-30). Il s'agit de comprendre comment s'organisent des formes « d'assujettissement sémiotique » et d'« asservissement sémiotique » (GUATTARI, 1974, p. 34). Ce sont les contours de cette normativité linguistique que Guattari cherche à déconstruire, en dénonçant la propagation de cette norme à travers tous les pans de la vie sociale : « les composantes d'asservissement sémiotiques constituent en fait les outils fondamentaux qui permettent aux classes dominantes d'assurer leur pouvoir sur les agents de production. Le "miracle" du capitalisme, c'est qu'il soit parvenu à piloter la langue, telle qu'elle se parle, telle qu'elle s'enseigne, telle qu'elle se télévisé, se rêve, etc. ». (GUATTARI, 1974, p. 37). On sait à quel point la langue française tend à se sédimenter, du fait de l'action conjointe d'institutions, dont la légitimité semble évidente, du fait d'une obsession, au sein de la population, de ce « bien parler », d'une définition de la langue comme immuable, qui fait de la langue française ce qui semble être une langue morte. Les formes officielles de la langue sont surplombantes, elles s'imposent aux sujets, et sont progressivement intériorisées : « les langues nationales, celles qui sont parlées à l'Académie française ou à la télévision, sont des métalangages. Leur "distance" par rapport aux langues du terrain, le poids d'arbitraire de leur surcodage, sont le garant de leur efficacité et paradoxalement de leur degré d'intériorisation » (GUATTARI, 1974, p. 39).

La démarche schizoanalytique suppose ainsi une reprise de contrôle sur le langage. Elle consiste à utiliser des notions existantes, et à leur donner un sens privé, spécifique. « Nous tendons ainsi à constituer une unité subjective du groupe en détournant le sens des

concepts habituellement utilisés, déterminant de la reconnaissance de la cohérence subjective du dialogue entre sujets humains » (GUATTARI, 1974, p. 42). Il s'agit de faire surgir l'interprétation (interprétation que peut porter l'analyseur déviant, au sens de Lourau). « L'interprétation représente un mode symbolique d'intervention » (GUATTARI, 1974, p. 42). C'est bien à ce niveau que se joue la construction d'un nouveau regard sur le monde, le retour d'une certaine capacité à s'en étonner : « il ne s'agit plus de penser le monde, mais de l'interpréter, et l'interpréter, c'est par là même le transformer, car l'énonciation libère la subjectivité et c'est elle qui fait le boulot de transformation du monde » (FOURQUET, 2007, p. 566). Le groupe « prend le contrôle de ce qui est dit », dès lors que l'initiateur de cette parole « est devenu capable de dire » (GUATTARI, 1974, p. 81).

Ainsi « une procédure spécifique “d'analyse institutionnelle” pourrait aider à produire des “agencements collectifs d'énonciation” » (KERSLAKE, 2008, p. 52). « Comment atteindre à cette pratique théorique polyphonique qui est celle de l'*agencement collectif d'énonciation* ? Des concepts créés par Félix Guattari, c'est celui qui obéit peut-être le mieux à son attention “éthico-politique” de toujours pour les mutations existentielles portées par les nouveaux contextes historiques »... car “l'agencement collectif d'énonciation ” engage la question de la subjectivité sous l'angle de sa production en reconstruisant l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe du point de vue de la multiplicité éclatée des composantes de subjectivation qui ne passent pas nécessairement par l'individu... » (ALLIEZ; QUERRIEN, 2008, p. 22).

La schizoanalyse prend la forme d'une critique des systèmes de modélisation, des types de filtres qui s'appliquent lorsque le sujet ou le collectif pose son regard sur le monde (au sens de SEBEOK, 1994/2001, p. 139-140) : elle réside dans l'entreprise critique mise en œuvre par Guattari, lorsqu'il évoque les conditions de la sortie de « l'impasse structuraliste » : « au fond, on sortirait de l'impasse structuraliste à partir du moment où l'on considérerait qu'un effet de sens n'a de retentissement au niveau du signifié que dans la mesure où des potentialités subjectives sont libérées, dès qu'il y a une rupture dans le signifiant. Le désir n'émerge en tant que tel qu'entre le moment de l'effondrement d'une structure signifiante et son remplacement par une autre. C'est précisément la rupture révolutionnaire qui nous permet de renouer avec le sujet social en son pouvoir d'énonciation. Le désir demeure inconscient jusqu'à cette coupure, qui ouvre l'espace de sa réapparition dans la société » (KERSLAKE, 2008, p. 45). Ce moment particulier, moment clé de l'étonnement, c'est celui où le groupe se départit d'une certaine interprétation du monde, dénaturalise une lecture usuelle du réel qu'imposait le langage sclérosé du dominant, mais n'a pas encore reconstruit une nouvelle manière de parler du réel. C'est dans ce moment de doute, d'incertitude, que s'engage, au sens de Dewey (1938), une enquête qui vise à déterminer une situation considérée comme « trouble ». L'impasse structuraliste consiste à considérer que le signifiant existe indépendamment du sujet, de « l'intervention signifiante qui produit les énoncés ». On perçoit la même impasse dans le mirage de l'intersubjectivité, la relation étant envisagée indépendamment de la réalité dans laquelle les sujets sont inscrits (GUATTARI, 1974, p. 175). L'intervention socio-clinique vise selon moi à échapper à cette impasse en autorisant l'émergence de nouveaux signes, et de nouveaux agencements

d'énonciation, habités par l'expérience du sujet et par la manière subjective dont il en rend compte.

Il s'agit de dénoncer des métalangages, des cadres de référence linguistiques, qui échouent à fournir les outils indispensables pour penser cet investissement par le sujet des signes et des agencements d'énonciation, c'est-à-dire à penser une énonciation proprement subjective, dans laquelle l'écart entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation est aussi réduit que possible. À titre d'exemple, si la linguistique de l'énonciation a cherché à comprendre les composants pragmatiques de l'énonciation, elle a échoué en ce qu'« qu'elle ne semble pas avoir pris une plus juste mesure des implications socio-politiques de son objet » (GUATTARI, 1979, p. 22). L'énonciation est envisagée dans l'absolu, « en général, hors du temps et de l'espace, séparée des combats réels et des désirs des hommes et des femmes, en bref, il est question d'une énonciation aliénée ». Il faut donc « s'échapper du langage » (GUATTARI, 1979, p. 23).

L'entreprise schizoanalytique doit ainsi « fonder l'autonomie d'une pragmatique micropolitique », ce qui suppose de renoncer à la « une coupure entre l'exercice de la parole individuelle et l'encodage de la langue dans le socius » (GUATTARI, 1979, p. 26), en d'autres termes à l'effacement du sujet derrière le « locuteur-auditeur idéal », fantasme du seul linguiste, et dont le danger est de minimiser la nature politique de la pragmatique (GUATTARI, 1979, p. 26-27).

Une telle fondation suppose de comprendre que le pouvoir ne réside pas dans de simples éléments de vocabulaire : « ce n'est ni au niveau d'unités formelles de contenu, ni à celui de traits distinctifs élémentaires que nous pourrions saisir le ressort de la créativité sémiotique, mais au niveau pragmatique des agencements d'énonciation et à celui moléculaire des matières d'expressions, des machines abstraites qu'ils mettent en jeu » (GUATTARI, 1979, p. 41-42). La question n'est pas celle du vocabulaire, mais des agencements d'énonciation, en d'autres termes de la rhétorique, ou de la *dispositio*, de l'arrangement des discours (PESCE, 2013).

Sur le terrain (rhétorique) de l'intervention

Mon propos ne vise pas ici à suggérer que les dispositifs d'intervention que je décrirai sont une instance de schizoanalyse, qu'ils « actualisent » sur le terrain les principes défendus par Guattari. Mon objectif est simplement d'indiquer des échos entre des pratiques d'accompagnement collectif telles que je les mets en œuvre, et certaines des préoccupations d'ordre sémiotique travaillées dans le cadre de la réflexion schizoanalytique. Je voudrais ainsi suggérer que la pensée de Guattari peut opérer comme une grille d'analyse pour appréhender le champ d'intervention socio-clinique. Je ne pourrai pas, à l'échelle de cet article, rentrer finement dans le détail de ces interventions. Je me contenterai de rendre compte de la manière dont elles ont évolué, depuis que j'ai commencé à les mettre en œuvre il y a environ dix ans. Ces évolutions sont liées à ce que j'ai perçu d'un empêchement de décrire, d'énoncer, et de

penser, empêchement que j'ai voulu dépasser, empêchement surtout qui me semble illustrer certaines des analyses de Guattari.

Les dispositifs d'intervention en question prennent la forme d'accompagnements collectifs, menés auprès d'équipes éducatives et pédagogiques, au sein de leur établissement, généralement au long cours (d'un à plus de sept ans). Des équipes sont ainsi accompagnées durant une ou plusieurs années, à raison de deux à quatre sessions de travail d'une à deux journées par an. Lorsque j'ai commencé ces interventions il y a dix ans, je crois que, sans trop y réfléchir, j'étais influencé par un modèle de « libération de la parole ». Je pensais qu'il s'agissait de laisser les équipes s'exprimer librement, afin de percevoir des points de blocage (il s'agissait d'interventions de crise), pour ensuite aider les professionnels à les débloquer. Or ce qui apparaît très vite lorsqu'on propose ce type de dispositifs ouverts, c'est ce que j'évoquais plus haut : le fait que les équipes ont incorporé des formes de langage et les dimensions de la pensée dominante qu'elles transportent. Là où on pourrait s'attendre à une parole personnelle, subjective, originale, on est confronté non seulement au vocabulaire privilégié par l'institution, mais aussi à des visions du monde, à des logiques explicatives qui sont celles de l'Institution.

Le travail que j'ai mené depuis dix ans suit, en réponse à ces observations, une double logique : inventer, sur le terrain, des modes d'intervention qui favorisent la prise de distance des équipes autant avec ce vocabulaire, ces formes d'énonciation, qu'avec les visions du monde qu'ils entretiennent ; comprendre sur un plan plus théorique les articulations entre ces formes d'organisation de l'intervention (ce que je nomme la rhétorique de l'intervention) d'une part, et l'émergence, chez les acteurs, de nouvelles formes d'énonciation, d'autre part. J'évoquerai rapidement certains des points d'attention qui permettent de soutenir l'engagement des professionnels dans un processus d'énonciation.

Les équipes, lorsque l'intervention débute, sont invitées à décrire les situations vécues, celles considérées comme critiques, et qui selon eux sont emblématiques des difficultés qui ont motivé la demande d'intervention. Les descriptions produites, oralement toujours, le sont sur la base d'une consigne : tenter de parler de ce qui a été vécu de la manière la plus factuelle possible, en essayant de mettre à distance les interprétations toujours-déjà-là. Or on observe toujours un immense paradoxe : les situations regorgent « d'analyseurs » qui expliquent aisément, dès lors qu'ils sont décrits, les raisons pour lesquelles des difficultés ont émergé. Les facteurs qui ont amené à des situations critiques semblent n'être aucunement dissimulés, ils sont présents dans la situation, accessibles. Et pourtant, dans les premières heures de description de ces situations (en effet la longueur et la lenteur de la description constituent l'une des clés du dispositif), ces analyseurs sont en bonne partie ignorés. Ce n'est que très progressivement que les équipes, souvent en exprimant une certaine surprise, en prennent conscience. Ces dimensions de la situation n'avaient pas été perçues jusque-là. Le langage dominant, celui qui structure le regard des acteurs, impose de manière si contraignante une façon d'entrer dans les situations, de les considérer, de les définir, que tout un pan de la réalité semble être progressivement devenu dissimulé, invisible pour les acteurs. Les signes sclérosés évoqués par Guattari contraignent la sémiotisation, la mise en mots et en sens de l'expérience.

Or le processus de sémiotisation ne concerne pas simplement la manière dont les situations sont dites, mais la manière dont elles sont vues. Il concerne ce qui peut être perçu de la situation, parce que le langage dont disposent les acteurs détermine ce qui peut entrer dans le champ du regard, et ce qui est toujours hors champ. Pour le dire de manière un peu caricaturale, les équipes ne disposent pas, dans un premier temps, du langage nécessaire pour percevoir le rôle déterminant des facteurs organisationnels et pédagogiques qui composent les situations, et sont en revanche dépositaires d'un langage d'une très grande précision leur permettant de percevoir de supposés facteurs sociologiques (l'appartenance sociale des élèves) ou psychologiques.

Les enseignants sont la plupart du temps eux-mêmes surpris de ce qu'ils découvrent de ces situations pourtant déjà connues d'eux, dès lors qu'ils s'interdisent de les interpréter, dès lors qu'ils acceptent de les regarder simplement, en se débarrassant des œillères qui généralement contraignent leur rapport aux situations éducatives. En d'autres termes, ils sont amenés à s'étonner de nouveau de ce qui pourtant constitue leur quotidien, à se laisser surprendre par une dimension généralement occultée de leur expérience : les faits eux-mêmes, les faits nus (même si c'est là toujours un fantasme), débarrassés de la chape de significations préétablies qui d'habitude les recouvrent.

Or la problématique des agencements collectifs d'énonciation peut être considérée comme étant au cœur de la démarche qui est mise en œuvre lors de ces accompagnements, des agencements que j'envisage pour ma part depuis la perspective des conditions rhétoriques d'une énonciation collective : la production, non par des sujets, mais par des collectifs, d'un discours portant sur leur réalité partagée d'abord, puis d'un langage permettant d'enrichir ce discours. Le terme de « rhétorique » renvoie précisément à l'agencement des parties du discours, discours entendu ici comme un ensemble complexe d'énoncés, d'interactions, de ressources sémiotiques qui occupent l'ensemble de la scène de l'intervention : je ne parle donc pas ici simplement d'une séquence d'énonciation, d'une prise de parole, mais d'un ensemble plus large et plus complexe. On entend ainsi par rhétorique : le choix des ressources sémiotiques (notamment un vocabulaire, mais d'autres ressources sémiotiques, diagrammes, schémas, dessins) ; leurs auteurs ; la manière dont ces locuteurs agencent ces ressources ; la façon dont s'articulent, à une échelle plus large, ces prises de parole ; des maîtres-mots, des énoncés rituels, des manières de poser des questions et d'y répondre.

Le cœur de la recherche-intervention, recherche vécue par le collectif des enseignants et portant sur sa propre expérience, réside ainsi dans la manière dont une telle rhétorique, dont de tels agencements collectifs d'énonciation, permet l'émergence de nouvelles formes d'étonnement, avec elles de décentrement, permettant de réorienter les manières d'abord de percevoir et de dire les situations, ensuite d'y agir. Si je n'évoque là, encore une fois trop rapidement, qu'un exemple de conditions d'énonciation, un enjeu de recherche consisterait à dresser un panorama des « rhétoriques » qui structurent les formes très variées d'intervention socio-clinique, du point de vue autant des effets visés (sur les plans politique et social) que des effets produits.

Conclusion

Le cœur de la recherche-intervention, recherche vécue par le collectif des enseignants et portant sur sa propre expérience, réside ainsi dans la manière dont une telle rhétorique, dont de tels agencements collectifs d'énonciation, permet l'émergence de nouvelles formes d'étonnement, avec elles de décentrement, permettant de réorienter les manières d'abord de percevoir et de dire les situations, ensuite d'y agir.

Malgré son succès, réel encore aujourd'hui, l'œuvre de Guattari ne suggère pas immédiatement des « applications », des manières d'entrer sur le terrain, de faire de la recherche. Mais, précisément, malgré sa densité et sa complexité, cette œuvre est tout sauf la traduction d'une pure abstraction, d'une pensée « hors-sol », qu'il s'agirait de traduire, après coup, dans une pratique de terrain. Cette pensée est la formalisation d'une expérience de terrain, d'une expérience des groupes, et sa richesse rend compte de ce qui a été perçu sur ce terrain des groupes en analyse.

Références

ALLIEZ, Éric; QUERRIEN, Anne. L'effet-Guattari. **Multitudes**, Les Lilas, v. 2008/3, n. 34, p. 22-29, automne 2008.

BERNARD, Michel. Les conditions du groupe d'action. **L'Homme et la Société**, Paris, v. 29/1, n. 29-30, p. 59-69, octobre-décembre 1973.

CERTEAU, Michel de. **La prise de parole**. Paris : Desclée de Brouwer, 1968 (rééd. Points Seuil, 1994).

DELEUZE, Gilles. Trois problèmes de groupe. Préface à l'œuvre de F. Guattari, **Psychanalyse et transversalité**. Paris: Maspéro, p. i-xi, 1974 (rééd. La Découverte 2003).

DEWEY, John. **Logic. The Theory of Inquiry**. New York: Henry Holt & Company, 1938.

FOURQUET, François. Une intuition de Félix Guattari. **Revue du MAUSS**, Paris, v. 2007/1, n. 29, p. 555-568, janvier-juin 2007.

GENOSKO, Gary. **Félix Guattari, an aberrant introduction**. London & New York: Continuum, 2002.

GUATTARI, Félix. **Psychanalyse et transversalité**. Paris : Maspéro, 1974 (rééd. La découverte, 2003).

GUATTARI, Félix. **L'inconscient Machinique**. Paris : Encres, éditions recherches, 1979a.

GUATTARI, Félix. **Lignes de fuite**. Paris: Éditions de l'Aube, 1979b/2011.

GUATTARI, Félix. **Cartographies schizoanalytiques**. Paris : Galilée, 1989.

HOLQUIST, Michael. The politics of representation. **The Quarterly Newsletter of the Laboratory of Comparative Human Cognition**, San Diego, v. 5, n. 1, p. 2-9, January 1983.

KERSLAKE, Christian. Les machines désirantes de Félix Guattari. De Lacan à l'objet 'a' de la subjectivité révolutionnaire. **Multitudes**, Les Lilas, v. 2008/3, n. 34, p. 41-53, automne 2008.

LOURAU, René. **L'instituant contre l'institué**. Paris: Anthropos, 1969.

PESCE, Sébastien. From Peirce's Speculative Rhetoric to Educational rhetoric. **Educational Philosophy and Theory**, New York, v. 45, n. 7, p. 755-780, juillet 2013.

RAMBEAU, Frédéric. Deleuze, Guattari et les apories de la subjectivation politique. **Carnet Implications philosophiques**, 14 juin 2013. Disponível em: <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/deleuze-guattari-et-les-apories-de-la-subjectivation-politique-2/>. Acesso em: 10 Dec. 2018.

SEBEOK, Thomas. **Signs: an introduction to Semiotics**. Toronto: University of Toronto Press, 1994 (rééd. 2001).

Notes

ⁱ Écoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation.

ⁱⁱ C'est en commentant une citation de Bakhtine ("A word is territory shared by both addresser and addressee, by the speaker and his interlocutor") que Holquist (1983, p. 4) définit cette question de la politique de la représentation: "It is this territorial concept of the word which necessitates a politics of representation: How is the territory governed? What legislates the way meaning is parcelled out in any given utterance?"

